

Mobilité et création littéraire multiculturelle

KARIM SIMPORE

Mississippi State University

Résumé

Il n'est d'aucune utilité de préciser que la panoplie des œuvres produites par J.M.G. Le Clézio, représente une fragmentation chaotique qui est la résultante d'une conglomération d'expériences faites de rencontres, d'exil, et de communion avec des peuples dominés, exploités, abandonnés et brutalisés.

Le contexte de la mobilité favorise l'émergence des tensions qui créent des terreaux fertiles pour les écrivains nomades à participer à l'éclosion de nouvelles esthétiques narratives influencées par des expériences personnelles. C'est à juste titre que Philippe Lejeune déclare : « Pour qu'il y ait autobiographie, [...] il faut qu'il y ait identité de l'auteur, du narrateur et du personnage » (Lejeune 1996 : 15).

Cet article s'intéresse à l'isolation des nouvelles valeurs identitaires qui sont créées grâce à l'écriture migrante. Aussi, il examine les dynamiques contradictoires et complémentaires, au regard des théories abondantes sur la mobilité et l'écriture développées, entre autres, par Patrick Imbert, Fonkoua Romuald-Blaise, Helene Cixous et Alain Mabanckou.

Mots-clés : mobilité, écriture, immigration, culture, engagement

Mobilité et appropriation littéraire

L'ère contemporaine est, sans doute, celle assujettie à la plus forte mobilité jamais égalée grâce au développement des moyens de transport et des nouvelles technologies. Des quatre coins du globe, chaque jour, ce sont des millions de résidents locaux qui via la route, la mer, et l'air partent de chez eux pour d'autres horizons pour des raisons tant variées que multiformes. Le monde est ainsi devenu un petit village dans lequel, des races, des cultures et des identités se côtoient, cohabitent fusionnent et participent à la déconstruction et à la construction de nouveaux paradigmes identitaires.

Dans cette reconfiguration des mosaïques identitaires, la place de l'écrivain, du poète et de l'artiste reste prépondérante afin d'être le témoin et le rapporteur des phénomènes sociaux, économiques, politiques et idéologiques qu'auront engendrés ces mutations identitaires. Ainsi, depuis plus d'une quarantaine d'années, J.M.G. Le Clézio parcourt les cinq continents non pas comme un observateur passif, mais en tant qu'acteur à part entière dans ce jeu de démobilisation des valeurs empiriques.

Grâce à cette mobilité, de nouvelles esthétiques narratives sont proposées à travers une floraison thématique qui nous oblige à nous interroger si oui ou non, son œuvre peut être considérée comme une littérature migrante. Si, dans *Le Chercheur d'or* (1988), l'auteur s'attèle à la célébration de la nature dans toute sa splendeur, dans *Etoile*

errante (1992) l'on découvre les ravages de la stigmatisation avec Esther qui est à la croisée des chemins d'une quête identitaire incertaine. Dans *Désert* (1980), c'est la beauté d'un désert dont « les hommes bleus » se battent contre l'oubli et la préservation de leur patrimoine culturel et identitaire. Dans *Pawana* (1992), l'auteur ne se contente pas seulement d'exposer les effets destructeurs d'une exploitation abusive des ressources de la mer, mais il nous parle d'une jeune fille, Arceli, qui est assujettie aux rudes épreuves de l'esclavage: « Elle était habillée de haillons, elle marchait pieds nus. Elle avait des cheveux noirs, des nattes épaisses comme les indiennes. Elle était servante, une esclave » (Le Clézio 1992 : 38).

Ainsi, la mobilité constitue une nouvelle voie qu'emprunte la création littéraire qui exerce une influence sur les valeurs culturelles et identitaires locales, ce qui donne la perception de la mise en place de nouvelles perspectives culturelles hybrides, multiculturelles et transculturelles. Cette ambiguïté de concepts nous amène à nous interroger sur les points suivants : que renferme le concept de la mobilité ? Quels sont les types de discours qu'elle véhicule ? Mais aussi et surtout quel rôle catalyseur joue-t-elle dans la création littéraire ? Grâce à la floraison de ces nouvelles voies d'écriture, les thèmes abordés sont abondants et diversifiés.

Pour ce faire, cet article s'appuie sur une partie de l'œuvre Le Clézienne : *Désert*, *La Quarantaine* (1995), *Onitsha* (1991), *Pawana*, *Etoile errante*, pour montrer les mutations profondes qui s'opèrent dans les références de valeurs d'ordre social, culturel et économique. Aussi, les contributions théoriques sur les liens étroits qui existent entre la littérature, la mobilité, la globalisation et la culture, développées entre autres par Lejeune, Mabanckou et Nicholson, Imbert ainsi que Cixous permettent dans cet article de mieux discerner la problématique des écritures migrantes dont les thèmes évoluent autour de points focaux tels que l'écart du fossé entre riches et pauvres, la colonisation, l'immigration, l'écologie, le consumérisme, la colonisation et les échanges inéquitables.

Pendant longtemps les auteurs migrants se sont focalisés sur l'écriture engagée, axée sur l'établissement d'une esthétique dénonçant les politiques coloniales et néocoloniales, notamment celles d'Afrique et de Caraïbes. Ces auteurs de l'écriture migrante s'étaient résolument engagés dans une production littéraire agressive afin de stigmatiser la conscience de l'acteur colonial sur sa responsabilité dans les schèmes d'exploitation et d'injustice que subissent les pays colonisés. Leurs champs d'intervention littéraires se sont sclérosés fondamentalement sur le diagnostic des grands maux qui minent l'émergence et l'émancipation des pays dont ils sont issus. Les efforts pour susciter une littérature relativement moins axée sur le passé pour s'engager dans une approche de dialogue et d'interpénétration des cultures se sont révélés moins perceptibles. Les champs d'exploration littéraire se concentraient essentiellement sur les problématiques anticoloniales. En effet, on a assisté à une grande production littéraire d'auteurs, allant d'Aimé Césaire à Léon-Gontran Damas en passant par Frantz

Fanon, Léopold Sédar Senghor pour ne citer que ces précurseurs d'une littérature migrante engagée. Ils ont certainement marqué en lettre d'or la genèse de la littérature afro-caribéenne par leur don de soi et le sens de leur engagement. En effet, ils sont unanimement et universellement reconnus pour l'éclat et la densité de leurs contributions non seulement au niveau de la littérature de la diaspora, mais aussi au niveau de la littérature française et francophone. Si, avec la plupart de ces écrivains, nous avons assisté à une esthétique littéraire périphérique qui s'est singularisée par son éloignement des repères du centre au fil du temps, aujourd'hui, avec des écrivains qui cultivent une nouvelle esthétique, nous avons vu cet écartèlement se rétrécir au point qu'on évoque de plus en plus de la prépondérance d'une certaine littérature migrante dite transculturelle. Signalons au passage l'expansion de ce courant dont fait allusion Pageaux (2010 : 15-24) :

La collectivité des écrivains nomades, transculturels doit compter aussi avec nombre d'Africains qui ont quitté leurs pays d'origines. Ils ont choisi l'exil, comme le romancier guinéen Tierno Monémemo, ou de nouvelles formes de déracinement, comme le romancier congolais Alain Mabanckou qui est aussi professeur à l'université du Michigan, ou un Congolais Boniface Mongo-Mboussa qui se partage entre Paris et Columbia université.

Comme l'a si bien mentionné Pageaux, il est important de souligner l'importance de la contribution des écritures migrantes car elles viennent bousculer les normes et établissent de nouvelles perspectives d'analyses qui enrichissent la littérature d'une manière générale. Paris ne peut prétendre à lui seul détenir le monopole de ce centre saillant d'où partent toutes les références et les normes de valeurs. Ce centre est multiple, fragmenté, instable et en perpétuelle mutation. Ce centre, ce sont aussi Rodrigues, Onitsha, Maurice, Bamako, Abidjan, Québec, Port-au-Prince et tout lieu chargé d'histoire susceptible de contribuer à l'éveil culturel de l'homme et peu importe qu'il soit africain, européen, asiatique ou américain. Ce prototype d'écrivain migrant ne peut plus être défini dans un carcan géographique, car il transcende les frontières et se reconstruit une nouvelle identité transculturelle et cela grâce en grande partie à l'efficacité et au progrès des plateaux et infrastructures technologiques tels que les réseaux sociaux. C'est en cela que la perception sur cette nouvelle configuration identitaire semble sonner comme un accomplissement prophétique : « L'homme défait pour refaire selon sa loi. Il détruit pour reconstruire, il détache et sépare pour réunir, il rejette pour prendre tous les univers joints en gerbe et offerts à la consommation » (Le Clézio 1999 : 248).

C'est dans cette dynamique que semble s'inscrire Le Clézio. En effet, comme on peut le constater dans son œuvre, l'auteur fait éclater son indignation et sa répulsion d'un certain nombre de valeurs traditionnelles, monotones, lassantes et matérialistes : « Voilà pourquoi je n'aime pas mon paysage. Il ne change jamais. C'est de la terre, une ville sale et bruyante, du soleil, la mer, la brume et la chaleur » (Le Clézio 1999 : 63).

Il s'agit bien naturellement dans cette déclaration, d'une posture contre le conservatisme culturel et identitaire ambiant des sociétés moins enclines à l'ouverture et à la flexibilité en terme d'intégration de nouvelles références de valeurs d'autres cultures.

La riche expérience d'exil de Le Clézio reconstruite à partir de ses œuvres servira de tremplin pour analyser le concept de la mobilité, élément moteur de décryptage des identités en perpétuel mouvement. On ne manquera pas d'adjoindre à cet objectif, la nécessité de chercher à comprendre comment ce paradigme majeur de notre époque qu'est la mobilité exerce-t-elle une influence sur l'orientation thématique de la création littéraire. Dans cette dynamique de mobilité, il s'agira aussi de s'interroger sur les approches théoriques qui serviront de cadre pour l'expertise des nouvelles références de valeurs autres que celles fondées sur le matérialisme, le consumérisme, le capital, le pouvoir, la domination et l'exploitation.

Les approches théoriques d'un certain nombre de critiques tels que Philippe Lejeune, Patrick Imbert, Romuald-Blaise Fonkoua, Helene Cixous, mais aussi Alain Mabankou et Smith Nicholson, Daniel-Henri Pageaux, Les Todres, et Kathleen Galvin nous éclaireront et nous apporteront des éléments et des repères pour déterminer si à partir de cet échantillon de textes majeurs de J.M.G. Le Clézio –*Désert, La Quarantaine, Onitsha, Pawana, Etoile errante* –, il pourrait être considéré comme un prototype de l'écrivain migrant. Leurs contributions seront mises à profit pour constituer une masse critique pour le décryptage des forces motrices de cette écriture migrante exceptionnelle chez Le Clézio.

Si l'on considère l'assertion d'Imbert (2004 : 194-204), qui pense qu'aucune culture ne peut prospérer en restant figée dans le temps et dans l'espace, alors l'on peut comprendre que la mobilité pourrait être un véhicule, un tremplin pour importer des éléments et valeurs culturels d'ailleurs pour enrichir une culture locale :

Cultures transform themselves in a constant dynamic, which is accelerating the process of hybridization that permits individuals and societies to escape the dystopia of homogenization. This fear coming from stereotypes linked to the validation of rootedness supposed to protect the purity of a culture from its encounter with another is based on the belief in life as a zero sum game. (Imbert 2004 : 194-204).

Mais, si Imbert tente de comprendre les motivations psychologiques qui justifient ce conservatisme ou protectionnisme identitaire culturel, il est de bon aloi de signaler que cette appréhension de la perte des racines pour des raisons de pureté identitaire semble anachronique à partir du moment que, dans ce XXI^e siècle, les valeurs culturelles et identitaires se référant à la pureté, exsangue de tout apport extérieur nous paraissent relever du domaine du folklore et constitue les derniers bâtons de résistance contre une culture aux valeurs d'obédience universelle, nonobstant les richesses et la nécessité de préserver les spécificités culturelles locales. C'est peut-être pour cette raison que

Dagenais (2006 : 84-85) pense que : « Moisan and Hildebrand look at a wide selection of migrant writers to illustrate the extent to which migrant writing has contributed to broadening the scope of Quebec's literature ». Ceci pour confirmer l'importance de ces écritures migrantes en ce sens qu'elles contribuent énormément à la mise sur orbite des littératures du terroir local.

Dans cette dynamique de construction d'une identité universelle, il est essentiel de s'assurer que cette tendance de globalisation tout azimut ne concurrence pas avec les patrimoines culturels et identitaires locaux. D'où la nécessité de promouvoir la diversité culturelle sans acception. Parallèlement, une autre approche vient conforter celle de Dagenais et permet d'attirer notre attention sur la nécessité que l'on prenne définitivement conscience de l'importance des écritures migrantes : « Critical research has an opportunity to engage the formation of emerging identities related to human mobility by liberating itself from the confinement of the national frame » (Bauder 2013 : 56-62).

Cette mission de libération et d'affranchissement des modèles nationalistes incombe en partie aux écrivains issus de la mobilité, c'est à dire de l'immigration par le fait de leur rôle catalyseur. Cependant, celui de Le Clézio demeure un cas d'école malgré les limites objectives de l'intégrer ou pas de façon absolue dans la catégorie des auteurs migrants. En effet, si l'on part du postulat selon lequel toute mobilité exerce une influence sur l'écrivain, alors l'écriture Le Clézienne est porteuse d'une esthétique migrante. Par contre, si l'on se réfère uniquement aux critères d'appartenance à des groupes ethniques d'origine migrante comme par exemple le cas de Mabanckou d'origine congolaise, il paraîtrait difficile de qualifier cette écriture de Le Clézio comme étant typiquement migrante. Néanmoins, l'auteur sur le plan littéraire a fini par convaincre qu'il fait partie intégrante de cette écriture migrante. Ses travaux ont largement marqué la conscience de ses contemporains tant au niveau local qu'international et ont naturellement contribué au bouleversement des repères de valeurs qui pour l'essentiel étaient construits autour du gain, de l'accumulation et du consumérisme. Même si ces valeurs continuent d'avoir pion sur rue, néanmoins, elles sont en perte de légitimité. En effet, on assiste à une prise de conscience accrue sur la nécessité de rationaliser nos modes de consommation étant donné que les ressources de grande consommation ne sont pas toutes renouvelables. Aussi la grande majorité semble être persuadée que l'entretien de ces valeurs égocentriques n'est pas sans préjudice sur des groupes socio-économiques vulnérables. Par ailleurs, la surexploitation abusive de ces ressources naturelles – énergie, faune, flore – contribuent aux déséquilibres de l'écosystème préjudiciables à l'existence de l'homme. Cette quête existentialiste est observable dans la quasi totalité de l'œuvre de Le Clézio où il dénonce avec vigueur l'injustice, l'indifférence, le capitalisme, le consumérisme et toutes les autres formes d'exploitation irrationnelle des ressources naturelles.

Le niveau de mobilité s'étant accru, on assiste de plus à un brassage de valeurs et de

cultures dans le monde. Dans cette effervescence du mouvement, les artistes et les hommes de lettres n'en font pas exception. Et c'est bien le cas de J.M.G. Le Clézio qui depuis Nice, sa ville natale, s'est exercé à cette vie de nomade qui l'a conduit entre autres destinations, à Onitsha, à Maurice, en Thaïlande, à Albuquerque, au Panama, à Rodrigues et la liste n'est pas prête à s'estomper. L'auteur, loin de se pavaner en simple touriste avide d'exotisme, a semblé s'être assigné une mission :

–être l'œil et la mémoire de toutes ces régions traversées afin de rendre fidèlement les prises de vues panoramiques et descriptives des lieux au point de nous donner la perception d'une certaine familiarité avec ces espaces qui vous meublent la mémoire –: « A présent, il y avait partout le bruit des hommes, les cris, les appels, les voix qui parlaient dans toutes les langues, et après le silence de la tuerie, c'était un bruit aigu et ronflant qui ressemblait aux cris des oiseaux. Au lever du jour, commençait la boucherie, et cela durait jusqu'à midi » (Le Clézio 1992 : 84).

–être le porte-parole ou le défenseur des peuples indigènes auprès de qui, il profitera pour s'instruire afin de mieux les connaître. Il se battra aussi à leurs côtés pour la reconnaissance de leur droit à l'existence et contre les spoliations des industriels qui ne s'intéressent qu'aux ressources de leurs terres. En effet, nous l'avons vu sortir de ses gongs, lui qui a pourtant une apparence émotionnelle proche du Dalai-lama, pour dénoncer avec véhémence un projet de construction conduit par la Société française GDF-SUEZ pour la réalisation d'un des plus grands barrages hydrauliques dans le bassin de la rivière de Madeira au Brésil. Les conséquences de ce projet titanesque, pensait-il, seraient catastrophiques pour les peuples indigènes vivant dans la forêt amazonienne :

En dehors de son impact destructeur sur la biodiversité et les populations indiennes et riveraines, ce projet aura des conséquences catastrophiques sur les groupes d'Indiens isolés de la région. L'ouverture de routes de desserte locale favorisera la pénétration de colons qui, avec les ouvriers du barrage, prélèveront dans leurs zones de chasse et de pêche les ressources nécessaires à la survie de ces groupes et leur transmettront des maladies contre lesquelles ils n'ont pas, ou peu, d'immunité. (Le Clézio & Razon, « nsae » 2010)

Dans ce bras de fer où ses convictions humanistes s'opposent aux géants industriels dont les actions ne sont motivées que par la logique du profit, l'on peut facilement relever que son combat va au-delà de la défense des droits des plus faibles, mais il intègre également une dimension de la préservation de la biodiversité. L'énergie débordante dont fait prévue l'auteur traduit en réalité une certaine quête, celle de la liberté et de l'harmonie entre le spirituel et l'écologie, condition incontournable pour la préservation durable d'une existence pacifique, responsable, prospère et respectueuse des droits fondamentaux des plus faibles.

Pour mieux appréhender les motivations liées à la mobilité, il est essentiel de savoir qu'elles ne sont ni statiques ni immuables, mais qu'elles varient selon les

circonstances : « In the global context, displacement has more positive connotations and is linked to the capacity of many people to move freely throughout the world. Their purpose is often to work abroad, or to network across the planet on behalf of a university multinational company, or to enjoy some form of difference through tourism and travel » (Imbert 2004 : 194-204).

Même s'il est donné de constater avec Imbert que les raisons essentielles qui justifient la mobilité relèvent le plus souvent de la quête d'un bien-être social ou économique, il arrive que ces motivations au fil du temps subissent des ajustements pour enfin s'orienter vers des causes et des luttes pour des intérêts d'épanouissement communautaire et du sens de la responsabilité publique. En effet, en ce qui concerne Le Clézio, ses séjours sur les continents américain et asiatique ont été vécus comme l'aurait fait tout autre immigrant à la recherche d'un emploi. Il a travaillé pendant un certain temps comme professeur et a aussi touché à d'autres formes d'occupation. Mais très vite, cet exil loin d'être seulement une source de revenus, va se révéler être une source d'inspiration qu'il exploitera judicieusement pour la construction de nouveaux paramètres de valeurs culturelles et identitaires en dichotomie totale avec celles d'origine qu'il a héritées, chargées de symboles capitalistes où l'individu, l'égo, reste le seul maître à bord. Cet exil fut pour lui, une école d'initiation aux contacts permanents avec les peuples indigènes pour purger, voire rejeter ce système de valeurs occidental qu'il n'a jamais cessé de dénoncer et de critiquer dans ses œuvres. Il exploitera tout au long de sa carrière littéraire dans ce grand réservoir d'expériences humaines qui contribuèrent à son enrichissement d'ordre spirituel, social et moral. Ces expériences acquises à travers ses multiples séjours dans d'autres milieux culturels lui ont permis de cultiver un sens élevé du don de soi, de générosité, de compassion, d'amour, de compréhension, de solidarité, de sobriété et de tolérance. Ce fut aussi l'occasion pour lui de cultiver ce rapport particulier qu'il entretient avec l'écologie pour la protection l'environnement et des espèces animales en voie d'extinction. Il ressort de ces expériences avec la nature, les avertissements qu'ils distillent dans ses œuvres sur la nécessité de prise de conscience d'une exploitation rationnelle et équilibrée des ressources naturelles qui ne sont pas inépuisables: « Vers midi, à la marée basse, une dizaine de baleines avaient déjà été tuées. C'était plus que ne pouvait emmener le Léonore. Nous abandonnâmes les moins grosses prises, et nous retournâmes vers le nord, dans la direction du campement des boucaniers » (Le Clézio 1992 : 67). Ce cri de cœur qu'il lance par la description effroyable de ces baleines résonne dans nos consciences et nous interpelle.

Le Clézio a bien compris à partir de ces peuples démunis que le bonheur n'a aucun rapport avec le consumérisme. Ayant vécu dans les deux systèmes de valeurs, il fait le choix de ressembler à ceux qui n'ont rien du tout, à ceux qui n'ont aucune attache avec la notion de la propriété. Cependant, Le Clézio ne se contente pas de savourer égoïstement sa nouvelle conquête spirituelle ou philosophique. Il souhaite la partager

avec ses lecteurs par la valorisation d'une nouvelle approche d'appréciation des valeurs tant culturelles qu'identitaires. En effet, c'est dans ce magma chaotique de l'exil que l'auteur a confronté ses propres valeurs à celles de ses hôtes, valeurs qui sont entre autres, la solidarité, l'intérêt collectif, la quête spirituelle qui transcende le temps et l'espace et la matière. Le Clézio a un rêve, celui de vulgariser son approche, répandre son idée selon laquelle, l'homme ne vit pas seulement à base du matériel. Et cela passe nécessairement par la production des textes. C'est la raison pour laquelle, dans *Le pacte autobiographique* (Lejeune 1996 : 258), l'argumentaire de l'auteur nous aide à mieux comprendre cette démarche : « Le rêve est donc un appel à la production d'un texte. Production d'abord, de son propre texte, puisque le rêve n'existe vraiment que sous la forme du « récit de rêve ». En effet, l'auteur est constamment animé d'une quête, celle de toujours partager ses valeurs qui le prédisposent à avoir un état d'esprit d'une communication proactive, donc une production de textes en quantité et en qualité. Pour Lejeune, le rêve ne constitue pas en lui-même, une fin en soi. C'est la traduction de ce rêve en un produit littéraire qui reste fondamentale, principe que semble bien avoir intégré Le Clézio. Mabanckou & Nicholson (2011 : 75-87) semblent adhérer parfaitement au point de vue de Lejeune lorsqu'ils déclarent: « the protagonists of African fiction were often described as torn apart in their everyday lives and plagued by a sort of postcolonial neurosis related to the fact that France never resolved the colonial question and the colonized and their offspring continued to be marked mentally by that page of history. ».

Alain Mabanckou s'emploie à montrer dans son analyse les conséquences d'une décolonisation inachevée ayant plongé les écrivains africains en exil dans une espèce de psychodrame qui par devoir de mémoire se voient obliger de produire des romans, des essais et des poésies pour construire un idéal, un rêve, un projet de société autre que celui que leur offre la politique d'exclusion de l'immigration française. Aussi, poursuit-il dans la même veine afin de déceler les potentialités transformatrices des identités et des cultures qui se présentent dans les écritures migrantes qu'il nomme « Littérature-monde » :

Most of the Francophone African authors are 'immigrants' as much with respect to the language in which they write as with respect to their place of residence. By an irony of fate, their use of the language of their former colonizers means that these writers are perceived elsewhere –and even in France now –as ambassadors of a French culture that is itself hesitant to treat them as part of 'French' letters. The African writer's status as an 'immigrant' is often linked to the idea of exile
» (Mabanckou & Nicholson 2011 : 75-87).

N'est pas forcément Ambassadeur qui veut l'être. Cette fonction de prestige et de pouvoir ne s'acquiert que par le mérite et la maîtrise des valeurs de l'identité culturelle qu'on veut incarner et représenter sur l'échiquier international. Et bien naturellement ces ambassadeurs de tous les temps de la culture et de la langue françaises dont

l'exhaustivité de la liste ne permet de les mentionner ici sont mieux vus à l'étranger qu'ils ne le sont en France avec tous les privilèges et reconnaissance attachés à leur fonction d'écrivains francophones en mobilité. Ces écrivains francophones de la diaspora, malgré le mépris dont ils sont souvent objet au niveau de la métropole ne se lassent pas pour autant dans leur élan de générosité et de solidarité avec la culture et l'identité française et continuent à assumer leur vocation, c'est à dire, accomplir leurs responsabilités « sacerdotales » d'écrivain témoin. Jorge Calderon (2009 : 202), ne déclare t-il pas dans son analyse sur les *Écritures migrantes et identités culturelles* de Clément Moisan (2008) que : « La littérature est un témoin privilégié des échanges et des transformations de la culture ».

L'œuvre de Le Clézio prolonge ce discours anticolonial en tenant les propos suivants jugés acerbes sur cette politique de domination et d'exploitation permanente des peuples dominés : « Quand il ne reste plus rien au peuple vaincu, quand le blanc l'a dépouillé, rendu esclave, quand il a brisé sa langue et sa foi, quand il l'a chassé des meilleures terres, quand il lui a fait connaître la pauvreté, la vraie pauvreté de l'homme blanc [...], il lui manque encore quelque chose. Que fait-il? Il vole son passé » (Le Clézio 1969 : 253). Ce discours révèle bien évidemment le côté caché de l'iceberg parce que pour une des rares fois, il est produit non pas par une victime du système, mais par un juste qui ne se reconnaît pas du système et qui rejette ses valeurs et ces pratiques de dépouillement et de pillage organisées en se masquant derrière des vœux pieux de missions civilisatrices pour le bien être des peuples dits indigènes et sauvages. Du reste si cette œuvre de pillage se limitait seulement aux aspects matériels et pécuniaires, les conséquences seraient moins dommageables. Mais hélas, en plus du caractère insatiable en termes de ressources (terres, gisement, minerai), ces exploitants et pilleurs comme le met en évidence Le Clézio, n'épargnent même pas le passé du dominé, c'est à dire son histoire et sa culture qui lui confèrent son identité et par ricochet son existence. D'où cette mobilisation par la réécriture de l'histoire, non plus à partir des schèmes et références du centre, c'est à dire celle du dominateur, mais dans une démarche qui s'appuie sur des valeurs identitaires endogènes dans une approche de reconquête du paradis perdu. C'est en cela que l'approche théorique de Lejeune (1996 : 258) paraît assez intéressante pour mesurer la portée du déterminisme qui anime l'esprit de ces auteurs des écritures migrantes : « L'écriture n'est d'ailleurs pas [un] simple moyen pour fixer un rêve qui serait déjà constitué, elle est elle-même la dernière phase du travail de rêve ». En d'autres termes, l'écriture constitue le prolongement, la suite logique du rêve et quelle qu'en soit la beauté ou la sublimation de ce rêve, il restera toujours dans les méandres du néant tant qu'il ne prendra pas corps sous forme de papier écrit afin de perpétuer ce rêve de génération en génération dans le but de déconstruire les cages qui l'embrigadent et entravent sa réalisation. C'est peut-être cela qui donne une lueur d'espoir et qui justifie la certitude de l'auteur sur la potentialité du rêve à modifier ou à reconstruire le cours de l'histoire d'un individu, d'un groupe ou

d'une nation: « Tout ce qui est conçu, est réel. Et il n'y a rien d'autre que la réalité. Le monde n'est pas le monde. La matière n'est pas la matière. L'espace, l'infini, les microcosmes, les structures, les lois biologiques ne sont pas extérieurs. Tout ce qui existe est humain » (Le Clézio 1999 : 219). Si autant il est vrai qu'il n'y a aucune limite, aucune barrière, aucune matière qui puisse entraver la transformation du rêve en réalité, autant ne nous pouvons affirmer que tout rêve est égal à une réalité pour peu qu'il soit conçu, c'est à dire produit et matérialisé. N'est-ce pas dans cette perspective que la question est posée sur le bien-fondé de l'écriture? : « Écrire, ça doit sûrement servir à quelque chose. Mais à quoi? Ces petits signes tarabiscotes qui avancent tout seuls, qui couvrent du papier, blanc, qui gravent sur les surfaces planes, qui dessinent l'avancée de la pensée » (Le Clézio 1999 : 105). Pourtant, cet exercice qui paraît comme un jeu d'enfant banal de gribouillage, constitue un phénomène quasi magique qui a pour vocation de transformer l'esprit, l'imaginaire de l'homme en une force créatrice dont les répercussions se disséminent dans l'infini comme les ondes qui portent le son très loin dans des endroits insoupçonnables.

Au-delà de son influence sur la production littéraire, la mobilité peut aussi présenter une perspective assez intéressante en proposant de nouveaux plans esthétiques culturels inédits. C'est certes pour cette raison que certains auteurs migrants ont adopté une stratégie de défense du concept de l'identité noire dont rapporte Fonkoua : « Dès sa création, *la Revue du monde noir* (1931-32) se donnait pour ambition la défense et l'illustration de la race noire: un lieu où les Noirs du monde entier sans distinction de nationalité défendraient plus efficacement les intérêts collectifs et illustreraient leur race » (cité par Fonkoua 2006 : 9). En effet, la mutualisation des efforts pour la défense des intérêts de la cause noire par les écrivains de la diaspora noire va se révéler être une arme efficace pour la réécriture d'une nouvelle identité de la race noire. L'enjeu majeur dans cette lutte, transcende l'espace francophone pour prendre en compte toute la communauté noire dans les quatre coins de la planète. Il transcende également les identités individuelles qui sont celles des auteurs pour donner plus de visibilité à la défense des intérêts d'une identité collective.

Toutefois, Todres & Galvin (2010 : 5), estiment que, pour atteindre cet objectif de créativité, le recours ou l'exploitation des charismes individuels de ces leaders créatifs est indispensable pour susciter une adhésion collective à la cause de réécriture de nouvelles valeurs identitaires : « It is a creative restlessness in which we are called into our future possibility. We could say that it is a kind of "eros" or energy which can give a feeling of flow, aliveness and vibrant movement ». Bien que la lutte pour la reconnaissance, le rayonnement et l'épanouissement d'une identité collective soit légitime, il est impératif de veiller et de faire en sorte qu'à côté de cette lutte, la question de la diversité culturelle, soit préservée afin d'éviter d'éventuelles tendances hégémoniques qui sont des menaces potentielles à une expression identitaire plurielle. C'est fort conscient de cet état de fait que Calderon en revisitant le livre *Ecritures*

migrantes et identités culturelles (2008) affirme : « Pour Moisan, l'une des contributions les plus importantes des écritures migrantes concerne leur participation à la diversité culturelle parce qu'elles questionnent le mythe de l'homogénéité identitaire et les fondements de l'imaginaire de la nation » (Calderon 2009 : 202). D'où la pertinence de l'avertissement : « En dehors de Dieu, impossible de faire la synthèse du tout et rien » (Le Clézio 1999 : 219). Pour Dagenais (2006 : 84-85), qui a analysé le livre de Moisan, un des remparts pour contrer cette mise en synthèse ou homogénéisation des identités culturelles, se trouve entre les mains des écrivains de la littérature migrante : « Working with the theoretical premise that migrant writers and migrant writing are part of dynamic literary system, the authors look at how these "ethnocultural" elements have formed and transformed "le système lui-même tout entier" ».

Tout compte fait, l'on peut affirmer que les littératures modernes tirent leur dynamisme des apports et des influences des écrivains issus de l'immigration qui viennent enrichir avec leurs touches particulières la densité des esthétiques des identités hybrides qui combinent, retranchent, ajoutent des valeurs issues aussi bien de leurs terres d'origine que de leurs terres d'accueil. C'est dans cette veine que la déclaration suivante trouve toute la plénitude de sens : « En cela le roman apparaît sinon comme un document, du moins comme un témoignage sur une société en mutation où le substrat autochtone, lui-même complexe, hybride, se trouve enrichi par des apports culturels divers » (Pageaux 2010 : 15-24).

Ainsi l'écriture migrante grâce à l'immigration, au-delà de tous les clichés que cette dernière véhicule, constitue un réservoir, un laboratoire où sont produites de nouvelles esthétiques littéraires. Aussi, il nous paraît important de mentionner la contribution de ces immigrants sur les plans de la création littéraire et culturelle. Cette contribution est malheureusement souvent ignorée, sous-évaluée, méprisée et dévalorisée par certaines franges de la société peu enclines à l'ouverture pour l'intégration d'autres registres culturels et identitaires. D'où l'impérieuse nécessité de tirer des leçons d'enseignement de l'excellente analyse faite par Cixous (1986 : 119) : « Recevoir est une science. Savoir recevoir est le meilleur des dons. Clarice nous donne l'exemple: il s'agit de recevoir la leçon des choses. Si nous savons penser en direction de la chose, nous laisser appeler à elle, la chose nous mène à un espace composé de la chose et de toutes les choses ». Que veut insinuer Cixous par ce qu'elle nomme « chose » dans sa déclaration ? L'on ne peut accepter recevoir que ce qui a de la valeur. Le refus de recevoir serait donc par déduction une inaptitude psychologique à reconnaître la valeur de cette chose. Cette aptitude à recevoir, elle l'a nommée « science » qui est le moyen par lequel on peut accéder à « à la chose » et par ricochet à toutes « les choses ». N'est-il pas dit dans les saintes écritures qu' « il y a plus de bonheur à donner que de recevoir ? » (*La Bible Esprit et Vie*, Actes. 20.35). Toutefois, ce bonheur de donner est difficilement appréhendable par ceux sont excessivement attachés aux valeurs

matérielles au point qu'ils deviennent aussi insensibles au bonheur de recevoir des autres. Pour bien illustrer le concept, une analyse du comportement de Maou dans *Onitsha* (1991), permet de réaliser qu'il est plus difficile de recevoir que de donner. « Tout d'un coup, Maou se leva, et la voix tremblante de colère, avec son drôle d'accent français et italien quand elle parlait en anglais, elle dit : « Mais il faut leur donner à manger et à boire, regardez, ces pauvres gens, ils ont faim et soif! ». Elle dit « fellow », comme in pidgin » (Le Clézio 1991: 85). Cet extrait d'*Onitsha* confirme que celui donne occupe toujours une position élevée par rapport à celui qui reçoit.

Mobilité et culture de la sobriété

Loin de se fondre dans cette société modernisée, devenue dépendante d'une consommation accélérée – voitures, maisons, luxe, distractions, gadgets – Le Clézio a fait son choix de ne pas se laisser happer par cette machine infernale de modèle économique. C'est dans la même perspective qu'un autre défenseur de l'écologie, Pierre Rabhi a lui aussi développé tant sur le plan pratique que théorique, un autre concept qui s'appuie sur des valeurs de la sobriété sur le plan de la consommation et de la protection de l'environnement. Comme Le Clézio, ses actions visent à faire prendre conscience des conséquences des politiques de consommation et de production à grande échelle sur les écosystèmes et les conditions d'existence de manière générale.

Pierre Rabhi, pratique lui aussi une écriture qui pourrait être assimilée à une écriture migrante car il a su développer un style qui est beaucoup marqué par sa longue expérience transculturelle. Il est animé par les mêmes préoccupations que celles qui sont abordées par Le Clézio – l'injustice, l'indifférence, le capitalisme, le consumérisme, la pauvreté, l'immigration. *Le recours à la terre* (1995), *Parole de Terre* (1996) sont quelques textes qui ont contribué à le faire connaître davantage.

Cependant, malgré ces similitudes d'approches et de concepts entre les deux auteurs, il n'en demeure pas moins qu'il existe une différenciation quand à leur rapport vis-à-vis de la mobilité. En effet, Rabhi a fait le choix de s'attacher à une terre, en s'installant en Ardèche comme un petit exploitant agricole, tandis que Le Clézio, dans sa quête permanente d'évasion, va à la rencontre d'un multiculturalisme qu'il a toujours considéré comme un paradigme fondamental.

L'on pourrait ainsi dire que Rabhi s'est sédentarisé et du coup, il peut se passer de pesticides et autres engrais chimiques des firmes multinationales. Le Clézio, quant à lui pourrait être considéré comme un nomade et a une vision plus poussée du concept de la sobriété : « Beauté des peuples pauvres, beauté de ceux qui ne possèdent pas. Ceux qui n'ont pas sont purs et clairs, et leur silence est plus fort que toute parole. Ceux qui n'ont pas sont comme le vent, comme l'eau, comme la lumière » (Le Clézio 1978 : 224). Cette narration poétique de Le Clézio trouve ses fondements dans sa démarche anthropologique entreprise aux côtés des peuples indigènes en Afrique, en Amérique et en Asie. Ces séjours semblent l'avoir convaincu que le bonheur auquel aspire tout

homme ne se trouve ni dans le matériel ni dans le consumérisme. À ce propos, ne déclare-t-il pas lui-même : « Écrire, si ça doit servir à quelque chose, ce doit être à ça: à témoigner. Laisser des souvenirs inscrits, à déposer doucement, sans en avoir l'air, sa grappe d'œufs qui fermenteront » (Le Clézio 1999 :105). Cette déclaration ne témoigne-t-elle pas tout l'engagement de l'auteur dans la littérature comme un moyen d'apporter sa pierre à la construction de l'édifice commun qu'est l'humanité? La métaphore de sa « sa grappe d'œufs » est pleine de sens car elle permet de comparer l'acte d'écrire à une œuvre de procréation. Cixous (1986 : 63), dans son analyse poursuit dans la même lancée : « Je ne « commence » pas par « écrire »: je n'écris pas. La vie fait texte à partir de mon corps. Je suis déjà du texte ». En effet, l'évocation de la vie dans cette assertion fait allusion aux différentes expériences vécues et l'écrivain dans son rôle de témoin ne fait que transcrire ce que lui dicte son corps.

Se constituer comme un témoin oculaire de son temps est bien noble et c'est savoir rendre service aux générations futures qui lui seront gré par cette contribution. Mais pour Le Clézio, l'acte de rendre témoignage, c'est aussi se servir de l'écriture comme un archétype pour la construction d'une identité nouvelle basée sur des valeurs consensuelles universelles. Ce qui constituera un gage de bien-être pour l'homme dans sa globalité avec un bémol de respect de l'environnement par une exploitation responsable et rationnelle des ressources naturelles qui ne sont pas inépuisables.

D'après Lejeune (1996 : 264), Leiris à un moment de sa vie s'est déterminé à briser le socle de valeurs matérialistes construit dans des normes et repères capitalistes pour se reconstruire une autre identité construite à partir de valeurs simples très proches de la nature : « Obsédé par ses problèmes personnels, Leiris voyait dans ce voyage l'occasion de briser les limites de sa personnalité européenne et de retrouver une mentalité primitive dont il a la nostalgie ». Ce projet de reconstruction n'aurait jamais été réalisé sans cette approche anthropologique à la Levis Strauss qui a dû partir, s'exiler, faire mourir en lui les valeurs occidentales héritées, telle que la quête du gain, du profit, du matériel et de la consommation afin de s'immerger dans de nouvelles plateformes culturelles et identitaires. Ces valeurs sont immatérielles et le bonheur qu'elles procurent est en adéquation avec les intérêts de la collectivité et en osmose avec la nature : « Maintenant, elle appartenait au fleuve, à cette ville, elle connaissait chaque rue, chaque maison, elle savait reconnaître les arbres, et les oiseaux, elle pouvait lire dans le ciel, deviner le vent, entendre chaque détail de la nuit » (Le Clézio 1991: 148). Ce passage est un extrait d'*Onitsha* qui rapporte la transformation psychologique qu'a subie Maou après avoir été rejetée par sa propre communauté blanche suite à sa révolte contre le traitement inhumain que cette dernière imposait aux ouvriers qui travaillaient pour elle comme des esclaves. Cette mise à l'écart lui a permis de scruter minutieusement les détails de la vie quotidienne dans cette Afrique profonde afin de découvrir d'autres sources de procuration du bonheur autres que la quête insatiable de la possession.

En guise de conclusion, nous pouvons dire que la configuration culturelle et identitaire de notre monde contemporain s'est beaucoup métamorphosée. En effet l'étanchéité des lignes frontalières des identités nationales semble avoir subi un choc qui a fait bouger les lignes du culte des valeurs dominantes. Il s'agit en l'occurrence de valeurs liées au consumérisme, à l'identité et à la culture. Grâce à la mobilité, d'autres expressions esthétiques sont développées par l'apport non-négligeable des écritures migrantes. Elles ont contribué à la déconstruction des valeurs séculières basées fondamentalement sur des notions nationalistes, culturelles et identitaires. Cette déconstruction des repères identitaires préétablis va donner lieu, grâce à la grande implication et aux influences des littératures migrantes à la reconstruction de nouvelles identités, puisant leurs valeurs, non plus dans le substrat nationaliste, mais plutôt dans une combinaison de valeurs culturelles qui transcendent la race, l'espace, le temps, le social et l'économique. La dynamique de reconstruction bouleverse les normes jadis considérées comme référentielles pour la détermination d'appartenance à un quelconque groupe identitaire au point de faire dire Fonkoua (2006 : 9) que : « L'usage du « Je » et du « Tu » alterne avec celui du « Nous » et constitue les instances singulières de la narration. Le « Je » renvoie à l'expérience individuelle. Le « Tu » invite à l'attention volontaire, tandis que le « Nous » suppose la participation collective. »

Dans cet effort pour repenser l'identité transculturelle qui passe inéluctablement par une œuvre de construction collective, J.M.G. Le Clézio n'est pas resté en marge mais s'est impliqué activement par une production littéraire qui s'inspire profondément de sa longue expérience « d'exil et d'errance » à travers le monde. Il s'est dépouillé de toutes les valeurs identitaires héritées de ses ancêtres dont il n'a cessé de dénoncer et de combattre dans la quasi-totalité de ses œuvres. Les modèles et les repères qu'il trace, constituent aujourd'hui une école pratique de référence en matière d'approche de reformulation de valeurs identitaires qui ne tiennent plus compte des valeurs aux velléités d'exploitation et de domination des uns sur les autres. Cette école nouvelle propose aux générations présentes et celles à venir de nouvelles pistes de réflexions et de méditations pour l'avènement d'une identité collective qui ferait la promotion du dialogue des cultures.

Certains semblent avoir eu l'écho du cri de cœur lancé par Le Clézio : « For Africa is no longer solely in Africa. By dispersing all over the globe Africans create other Africas, embarking on ventures perfectly liable to enhance and promote African cultures » (Mabanckou & Nicholson 2011 : 75-87).

En effet, même si Mabanckou & Nicholson s'adressent ici spécifiquement aux Africains pour qu'on quitte dans ces sentiers battus des identités en « cage » afin de s'ouvrir au monde, cette déclaration nous semble-t-il, est autant valable pour les Européens, les Asiatiques, et les Américains sans oublier bien sûr les Australiens. Le Clézio, au même titre que Mabanckou, s'indigne de la multiplicité des barrières qui embrigadent et empêchent les identités culturelles locales de travailler en synergie pour

une patrimonialisation des valeurs consensuelles à l'échelle globale. A observer certaines valeurs culturelles importées, celles qui dominent et écrasent les autres, l'on a l'illusion d'être au plus haut sommet des sciences culturelles, pourtant Le Clézio trouve qu'elles ne sont que la manifestation d'une vanité qui ne vise qu'à satisfaire le vide intérieur en l'homme. Ce vide, l'homme croit le combler par sa boulimie à la consommation sans pour autant lui ouvrir les portes du bonheur dont il rêve tant, mais qui lui semble inaccessible qui en réalité constitue une source génératrice de conflits. En effet, pense-t-il qu'avec un peu plus de stratagème (colonisation, esclavage, commerce inéquitable, expropriations terriennes, usures bancaires), il pourrait dépouiller l'autre et assouvir cette boulimie matérielle. Le Clézio ne se contente pas seulement de déconstruire le mythe de la possession matérielle. En effet, dans *l'Inconnu sur la terre*, il s'exerce à démontrer l'absurdité même de cette quête insatiable des biens de consommation: « Les visages ne sont pas libres, autour d'eux, il y a des barrières, tous des écrans: fausses sciences, fausses idées, faux désirs » (Le Clézio 1978 : 269). En toute vraisemblance, l'accumulation et la spéculation ne semblent pas selon l'auteur garantir les résultats tant escomptés qui sont la liberté, le pouvoir, le savoir et le plaisir. En fin de compte, martèle l'auteur, tout est faux, rien que des illusions.

Grâce à cette nouvelle approche esthétique, Le Clézio a fait de l'identité et de la culture de l'autre sa principale source d'inspiration pour reconstruire ses nouvelles références de valeurs. Cependant, cette démarche de se soustraire ou de ne plus se reconnaître dans ces valeurs matérialistes et individualistes est-elle suffisante pour faire de Le Clézio un auteur migrant atypique ? Le concept de la littérature migrante prend en compte le facteur de l'origine géographique de l'écrivain par rapport à son lieu de résidence, d'où par exemple l'appellation « littérature migrante québécoise » qui s'adresse à des écrivains francophones installés au Québec. Aussi, ces auteurs migrants selon une conception largement partagée ont une approche narrative qui relate leurs conditions d'immigrés. Partant de ce postulat, l'on pourrait de manière objective admettre que Le Clézio est en marge du concept de la littérature migrante. Toutefois, il paraît indéniable que la grande mobilité de Le Clézio à travers ses voyages et séjours intermittents a largement contribué à forger les contours esthétiques de l'œuvre de l'auteur. Partant de ce constat, il serait peut-être difficile de déterminer les critères pour ne pas le considérer comme partie intégrante de la littérature migrante. Certains faisant partie de cette littérature migrante, assument pleinement cette double appartenance en répondant à leurs critiques : « The task now was to integrate the local into a vast totality without losing touch with the writer's own culture » (Mabanckou & Nicholson 2011 : 75-87).

Par cette déclaration, ces derniers semblent émettre le souhait que les œuvres littéraires, peu importe qu'elles soient d'obédience locale ou migrante, participent pleinement à promouvoir le dialogue entre les cultures.

Références

- Bauder, Harald (2013), « Nation, 'Migration' and critical practice », *Area* 45(1) : 56-62.
- La Bible Esprit et Vie*, (2012) Springfield : Life International.
- Calderon, Jorge (2009), « Diversité Culturelle », *Canadian Literature*, 202: 120-121.
- Cixous, Hélène (1986), *Entre l'écriture*. Paris : Des femmes.
- Dagenais, Natasha (2006), « (Re)Covering (Im) Migrant Writing In Quebec », *Canadian Literature*, 190 : 84-85.
- Fonkoua, Romuald-Blaise (2006), « Essai sur les essais dans la littérature des Antilles au tournant du XXe Siècle », *International Journal Of Francophone Studies*, 9(1) : 41-59.
- Imbert, Patrick (2004), « Globalization, and Difference: Displacement, Culture and Homeland » *Globalizations*, 1(2) : 194-204.
- Le Clézio, Jean-Marie Gustave (1969), *Le livre des fuites*, Paris : Gallimard.
- ___ (1978), *L'Inconnu sur la terre*, Paris : Gallimard.
- ___ (1988), *Le Chercheur d'or*, Paris : Gallimard.
- ___ (1995), *La Quarantaine*, Paris : Gallimard.
- ___ (1991), *Onitsha*, Paris : Gallimard.
- ___ (1992), *Etolie errante*, Paris : Gallimard.
- ___ (1992), *Pawana*, Paris : Gallimard.
- ___ (1999), *L'extase matérielle*, Monaco : Rocher.
- Le Clézio, J.M.G. et Razon, Jean-Patrick (2010), « Un projet de GDF-Suezmet en danger les dernières tribus isolées d'Amazonie » *nsae*
<http://nsae.fr/2010/04/07/un-projet-de-gdf-suez-met-en-dangelesdernieres-tribus-isolees-damazonie-par-jean-marie-g-le-clezio-et-jean-patrick-razon/> (consulté le 12-12-2014).
- Lejeune, Philippe (1996), *Le pacte autobiographique*, Paris : Seuil.
- Mabanckou, Alain & Donald Nicholson-Smith (2011), « Immigration, "Littérature-Monde", and Universality: The Strange Fate of The African Writer », *Yale French Studies*, 120 : 75-87.
- Moisan, Clément (2008). *Ecritures migrantes et identités culturelles*. Québec : Nota Bene.
- Pageaux, Daniel-Henri (2010), « Coups d'œil sur les Francophonies d'aujourd'hui », *Annual Review of The Faculty of Philosophy*, 35(3) : 15-24.
- Rabhi, Pierre (1995), *Le recours à la terre*. Lyon : Terre du ciel.
- ___ (1996), *Parole de terre*, Paris : Albin Michel.
- Todres, Les & Kathleen Galvin (2010), « "Dwelling-Mobility": An Existential Theory of Well-Being », *International Journal of Qualitative Studies on Health and Well-*

Karim Simpore – "Mobilité et création littéraire multiculturelle"

Being, 5(3) : 1-6.